

CLOUZOT SANS PESSIMISME

Les aventures peu édifiantes s'accroissent mal de personnages à ressorts. Leur propre est qu'il n'y faut pas chercher de mobiles dissimulés ni verser dans la psychologie à leur endroit. Or lorsque Clouzot entreprend d'écrire un film, il songe à raconter une histoire. Une histoire peu édifiante, au sens où Stendhal l'entendait de "Lamiel".

Se plait-il à heurter d'abord? Oui, si l'on évoque à son propos la grande lignée des moralistes dits français. Mais Clouzot ne prétend pas à si haut ou à si loin et peu nous importe le trait de violence épars, tout juste bon à fournir un repère au critique. Sa vérité réside ailleurs. - Tous ceux qui ont aimé "Le Corbeau" s'y sont laissé prendre, qui ont goûté là, sans plus, les taches noires de la foule en deuil ou des enfants, au sortir de l'école, tranchant sur la luminosité des ruelles de la petite ville ou des tombes du cimetière. Plus que les grossièretés qu'il dissémine ou le coup de pied au cadavre, ses éclairages nous déconcertent et les allitérations qu'ils introduisent. Que l'on songe à la chambre de Lescaut, striée par les raies de jour qui filtrent des volets clos, - à Jenny qu'irradie le magnésium, posant devant Dora: où que le regard se fixe, dans cet univers, il ne rencontre l'échappée qui ferait la lumière frissante et les arêtes moins vives.

La critique admire comme "Quai des Orfèvres" avait renouvelé le thème classique de l'enquête policière au music-hall. Elle s'est étendue assez sur le petit fait "qui-fait-vrai", scribouillard se curant le nez ou problème de géométrie de l'inspecteur Antoine. Mais une somme de détails recueillis au gré d'un glissement de la caméra ne nous restitue pas la cruauté du monde que nous offre Clouzot. L'important n'est pas que les gosses chantonnent la table de multiplication, tandis que Denise en désarroi tente de retenir son amant et qu'à l'heure même où Desgrieux est happé par l'engrenage, éclate au dehors une "Marseillaise" dérisoire. L'important est que l'éclairage d'élection reprenne aux grands moments les héros et qu'avec lui s'efface toute littérature.

Clouzot ou la lumière contre le romanesque. On voit certes qu'il y a de Lamiel dans Manon, mais une Lamiel à notre mesure, que n'adornent aucun fantastique, sans trop d'intelligence ni de perversité. Plus n'est besoin de s'attacher aux passants ni de faire entrer sur l'écran le spectacle de la rue pour décrire en toute objectivité. Les êtres auraient-ils assez de consistance pour que l'ombre et la clarté qui les distribuent, sur la photo n'en rendissent pas compte intégralement? Au regard de Clouzot, comme à celui du docteur Vorzet, le relief humain ne s'embarrasse pas de sinuosités et c'est mal à propos qu'on a parlé d'introduction à la psychanalyse, quant au "COR - BEAU": il est faut de renvoyer les comportements à l'on ne sait quelle strate du dedans. Le monde devient si simple et ses contours si nettement arrêtés aux yeux du médecin athée qui a fait bon marché de tout

sérieux. Ainsi Clouzot, écrivain consciencieux, est derrière ses personnages, puisqu'il a entrepris leur récit; mais, même en cette position privilégiée, il coïncide - telle est leur minceur - avec le cinéaste qui les aborde de face.

Non que les êtres soient schématisés chez lui, - simplement trop falots pour qu'ils représentent rien d'une passion ou d'une fatalité. Il est pourtant des endroits où un de leurs gestes, un de leurs détails vont jusqu'à envahir l'écran: rappelez-vous le coupe-papier, lors de la dictée du "CORBEAU", la tache d'encre sur le doigt de Laura, le pied nu de Denise et la chaussure orthopédique. Il ne s'agit plus du détail "qui-fait-vrai" mais du point de condensation où vient converger le personnage. En deçà de toute psychologie, voilà sa sensorialité mise à nu dans une évidence aveuglante, hors laquelle il n'est qu'attitude.

Lorsque son héros a acquis sa plus grande élongation, que son aventure l'a tout entier déployé, le metteur en scène le reprend. Germain, Laura, Denise sont saisis au plus vif de la déficience qu'ils s'évertuaient à dissimuler: il suffit d'un regard pour que l'autre, auquel on s'arrêtait - amour ou pitié - soudain perde son halo et se décrive. Pour que l'éclairement propre à Clouzot reprenne ses droits.

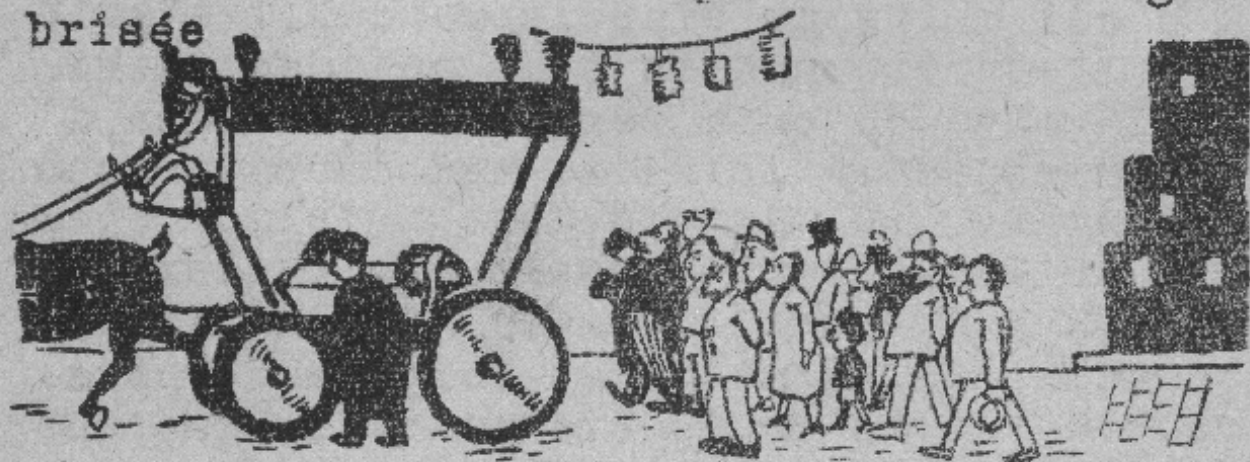
Complaisance au crapuleux, retorque-t-on. En effet, le drame se dénoue toujours dans un réduit misérable où les partenaires translucides l'un à l'autre, ne peuvent esquiver l'affrontement: bureau de Vorzet où Laura, folle de peur, s'agrippe au téléphone, tache de sang qui s'élargit sur le par-

quet du "violon", tandis que s'attendrit la putain sur les cloches de Noël, cave de cinéma résonnante de l'autre "Marseillaise" des actualités et la corde qui se resserre sur le cou de Lescaut, hoquetant, cramoisi. Mais c'est moins de crapuleux qu'il s'agit que de l'effritement de tout un imaginaire, celui-là même qu'on a reproché au cinéma d'avoir intronisé: le crime est coupé de son intrépidité, le mauvais garçon de son mystère. Je pense par exemple aux réflexions de Malraux sur l'érotisme, soulignant la lutte acharnée, prélude au corps-à-corps amoureux: c'est de ce contre-point épique que nous délivre l'œuvre de Clouzot.

Bien sûr, il s'attache à un monde où les gestes de l'amour se recouvrent en billets bleus, où les filles étaient "formées" alors que passaient les chars de la Libération semant les paquets d'Américaines et que la populace traînait dans les rues les femmes rasées. Pourtant, il ne se contente pas d'en suivre les lignes: rien ne lui semble plus falsifié que le réalisme documentaire, déclarait-il récemment. Son affaire est de lui restituer des formes neuves, d'autres prolongements que ceux de la psychologie romanesque.

Les personnages de Clouzot sont délibérément dépouillés de tout fantastique. Cependant le fantastique, transféré des êtres sur les objets qu'ils manient, rend à son style l'âme qui en est exclue. Il surgit inopinément au cours de la promenade d'Antoine dans le music-hall à la faveur d'un jeu de glaces, d'une porte qu'on entr'ouvre où se projettent, en ombres, les pieds des danseuses. Fantastique qui met mieux en relief la pauvreté des êtres qui s'y débattent et

dont se joue le photographe, inondant de lumière et rejetant dans l'ombre alternativement les visages. Fantastique où le héros, à bout de souffle, se vide: c'est une détresse sans grandeur et ridicule que "la Marie Corbin" aux abois exprime dans la glace brisée



Le contraste entre l'ultime dénuement dans lequel ces hommes et ces femmes, à un moment, se fixent et la vie qui se poursuit, indifférente, au dehors, cette dernière tentation de la facilité, Clouzot l'élude aussi: au dehors, ce sont les réflexions imbéciles, les boniments de Music-hall ("Et maintenant, cher public, comme vous avez été bien sage, la Direction vous accorde cinq minutes d'entr'acte. Et ...hop!")-

Quoi d'étonnant que cet art, tout de sécheresse et d'ironie, ait dû trouver dans la violence - même gratuite - la rançon de la nudité à laquelle il s'astreint? Seule la violence cingle assez pour faire oublier la fadeur des personnages et le partage lumineux des images, qu'il n'y a rien derrière. Avec Clouzot, le cinéma s'oriente dans la description d'un monde qui ne tient sa consistance que de sa forme et son mystère de son seul éclairage. Je ne crois pas que nous devions exiger plus de lui.